

Études Stéphane Mallarmé, n° 3. Sous la direction de GORDON MILLAN. Paris, Classiques Garnier, 2016. Un vol. de 210 p.

Il y a toujours à dire sur Mallarmé. C'est ce dont témoigne le n° 3 des *Études Stéphane Mallarmé*, qui nous offre de nombreuses découvertes tout au long de ses dix contributions.

Dans un premier article, Dominique Delpirou présente les cinq minutes de silence que des écrivains espagnols et sud-américains observèrent en hommage à Mallarmé dans le Jardin botanique de Madrid le 14 octobre 1923 pour commémorer le 25^{ème} anniversaire de la mort du poète. Je dis qu'ils *observèrent* cinq minutes de silence, car peu après l'événement il leur fut demandé d'écrire ce que furent leurs pensées pendant ces cinq minutes ; les neuf réponses à cette enquête nous sont ici données à lire, pleines de remarques curieuses mais dont je ne dirai rien...

Dans l'article suivant, Hélène Oblin, responsable-adjointe du Musée départemental Stéphane Mallarmé, nous révèle l'existence d'un buste en plâtre de Mallarmé, réalisé posthument par le sculpteur Maurice Reymond de Broutelles en 1903 puis en 1904 : deux exemplaires, car Geneviève ne fut pas convaincue par la première version. De ce buste, il ne reste qu'une photo de 1903 car l'objet lui-même, aboli bibelot, disparut probablement pendant la Deuxième Guerre mondiale.

L'artiste Franck Ancel présente dans le troisième texte les scénographies que l'acteur et metteur en scène Jacques Polieri a données du *Coup de dés* en 1959 et du *Livre* en 1967.

Le quatrième article est consacré au rapport de Mallarmé à la culture arabo-islamique. Pour explorer ce domaine, Mohammed Bennis se penche d'abord sur la Préface de Mallarmé au *Vathek* de Beckford. On découvre aussi l'intérêt de Mallarmé pour les *Mille et Une Nuits*, dont il avait lu en 1882 le premier volume de la traduction anglaise par John Payne, ce qui lui fit souhaiter que fût réalisée une nouvelle traduction française. Celle-ci sera effectuée entre 1895 et 1899 par Joseph-Charles Mardrus qui était allé en 1893 aux Mardis de Mallarmé à qui il dédia posthument sa traduction. Mohammed Bennis formule alors d'intéressantes hypothèses sur une intertextualité possible du *Coup de dés* du côté de *Sindbad le marin*.

Pierre-Olivier Bouchard, de l'Université Laval (Québec), étudie ensuite les deux livres de Daniel Oster inspirés par Mallarmé : *Stéphane* (1991) et *La Gloire* (1997). L'article montre comment la biographie factuelle est dépassée par une biographie de la vie interne, par un éclatement de la temporalité, par une fictionnalisation, et par une mise en question du genre biographique lui-même où le biographié (Mallarmé) reste irréductiblement hors d'atteinte.

Justine Christen revient ensuite sur *La Dernière Mode* comme initiation des lectrices au symbolisme. Puis Federica Locatelli, de l'Université de Milan, analyse dans les différentes versions du *Faune* la figure stylistique de la périphrase comme moyen rhétorique de l'esthétique mallarméenne de la suggestion. Takeshi Matsumura, de l'Université de Tokyo, montre que la correspondance de Mallarmé est « une véritable mine pour les lexicographes ». Après quoi Fuhita Tachibana, de l'Université Waseda, se penche sur *Les Dieux antiques* : scrutant les différences entre la traduction de Mallarmé et le texte originel de Cox, il précise la position de Mallarmé par rapport aux contradictions de la théorie mythologique de Max Müller, et cerne la conception mallarméenne de la « Tragédie de la Nature ».

Enfin, dans le dernier article, Pierre Vinclair, de l'Université du Maine, s'interroge sur la dimension épique de l'œuvre de Mallarmé, qu'il perçoit dans la tentative, dont témoignent les notes en vue du *Livre*, de constituer une véritable communauté par la littérature.

Ce volume des *Études mallarméennes* est finalement riche de perspectives nouvelles : sur des artistes inspirés par Mallarmé, ou sur des textes un peu marginaux de l'œuvre. Et bien qu'aucun sujet préalable n'ait commandé ces articles, on y perçoit cependant la présence d'une unité d'inspiration. On ne s'étonnera pas que cette unité soit bien mallarméenne, puisqu'il s'agit de la thématique de l'absence : cinq minutes de silence, un buste disparu, la mise en scène

d'œuvres *a priori* irréprésentables, la hantise d'une intertextualité orientale, un personnage biographié qui reste hors d'atteinte, l'abolition de l'objet évoqué par la périphrase, des mots absents de tout dictionnaire, la disparition du nom de Müller, et la constitution toujours utopique d'une communauté de lecteurs.

ÉRIC BENOIT